

Ahmed Kalouaz

une étoile  
aux cheveux noirs



la brune au rouergue

Extrait de la publication

## Présentation

Aux portes de l'automne, un homme entreprend un lent voyage à mobylette à travers la France, d'un port de Bretagne jusqu'à Grenoble. Au bout de la route, sa mère. Sera-t-elle là pour lui ouvrir la porte ? Descendue d'un bateau à Marseille dans les années cinquante, une valise à la main et de l'autre un enfant, elle va subir à 84 ans un dernier déracinement. L'appartement dans lequel elle vit depuis quarante ans, au huitième étage d'une cité, doit être rasé, et tous ses souvenirs emportés dans des cartons.

Le long de ces mille kilomètres, le fils remonte le cours de l'histoire de sa mère. L'enfance confisquée, les premiers taudis lors de l'arrivée en France, le racisme mais aussi les parfums épicés de sa cuisine, l'amour porté à ses quatorze enfants.

À cette mère illettrée, dépossédée dès l'enfance de son destin, Ahmed Kalouaz écrit une lettre bouleversante et pudique. Après l'évocation de son père dans *Avec tes mains* (Rouergue 2009, prix Beur FM – Méditerranée, prix Léo Ferré), il poursuit l'exploration de sa mémoire familiale, semblable à celle de nombreux Français descendants d'immigrés.

## Ahmed Kalouaz

Né en 1952 en Algérie, Ahmed Kalouaz vit dans le Gard. Il a publié une vingtaine de livres, nouvelles, romans, théâtre, pour les adultes et la jeunesse. Il intervient dans des lectures publiques, en atelier d'écriture ou de parole, notamment en prison.

## Du même auteur

### Nouvelles

*Paroles buissonnières*, Le Bruit des Autres, 2012

*La Part de l'ange*, Le Bruit des Autres, 2009

*Le Retour à Volonne*, Le Bruit des Autres, 2007

*Fugue bretonne*, Le Bruit des Autres, 2007

*Je me souviens du paradis*, Le Bruit des Autres, 2004

### Romans

*Avec tes mains*, collection la brune, Rouergue 2009

*Reste dans mon épaule*, Le Bruit des Autres, 2003

*Absentes*, la brune, Rouergue 1999

### Récits

*Trois verres de thé*, Le Bruit des Autres, 2011

*Géronimo, dans ma poitrine un nuage s'endort*, Le Bruit des Autres, 2005

*J'ai ouvert le journal*, Le Bruit des Autres, 2002

*Attention fragiles*, Le Bruit des Autres, 1998

## **Théâtre**

*Tu connais New York*, Lansman, 2003

*Le Vol du papillon*, Le Bruit des Autres, 2000

## **Jeunesse**

*Les chiens de la presqu'île*, roman dacodac, Rouergue, 2012

*Mon cœur dans les rapides*, roman doado, Rouergue, 2012

*Brûler de l'intérieur*, Éditions Thierry Magnier, 2012

*Les Fantômes d'octobre*, Oscar éditions, 2011

*Je préfère qu'ils me croient mort*, roman doado, Rouergue, 2011

*La première fois, on pardonne*, roman doado, Rouergue, 2010

*Jusqu'à la grotte de la Loire*, Oscar éditions, 2010

*Au galop sur les vagues*, roman dacodac, Rouergue, 2010

*Ibrahim, clandestin de 15 ans*, Oscar éditions, 2009

*Un maquisard dans la cité*, Seuil Jeunesse, 2009

*Si j'avais des ailes*, Actes Sud junior, 2008

*Sortie de route*, Éditions d'un monde à l'autre, 2008

© Éditions du Rouergue, 2013

ISBN : 978-2-8126-0604-5

[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)



Ahmed Kalouaz



Une étoile aux cheveux noirs

la brune au rouergue



*Il ne l'avait jamais entendue se plaindre,  
sinon pour dire qu'elle était fatiguée ou qu'elle avait mal  
aux reins après une grosse lessive.*  
Albert Camus

## 1 Quitter le pays

Là-bas, au pays minier, nous avions l'âme charbonnière, même les mésanges portaient ce nom. Et l'hiver venu, les oiseaux se prenaient le plumage aux pièges du givre, dans ce minuscule hameau accoudé aux puits et aux chevalements, à La Mure, en Isère, là où tout a commencé. Notre vie ici, la vôtre, nouvelle, inconnue et incertaine. Près de la petite maison du hameau de Simane, se dressait, attenante, une petite chapelle. C'est là qu'en apprenant à lire, j'ai déchiffré pour la première fois une phrase entière. Une inscription au-dessus de la porte d'entrée. « Cherchez Dieu en toute chose. »

Mais cette étrange formule ne pesait finalement pas lourd face à l'attrait procuré par la bergerie voisine. Il suffisait de descendre une marche ou deux pour se retrouver nez à nez avec un troupeau de moutons retenus là par la nuit, ou par les grands froids. Un bélier aux cornes impressionnantes venait se faire caresser le museau et quémander un quignon



de pain, si précieux à cette époque. Un jour viendrait où il faudrait pourtant manger ces compagnons de jeu.

Depuis ces premiers frimas, frêles souvenirs, le soleil a passé sa langue chaude dans ton cou, pris quelques secrets au passage, un parfum d'enfance, emporté ton cœur vers l'automne. Tu as vieilli et ton visage est un miroir pour moi. Fleur fragile, précieuse, tu es devenue au fil du temps ce sourire fatigué qui savait jadis calmer une angoisse, une faim inassouvie. La nuit venue nous appelions pour trois gouttes de lait, affamés ou perclus de peur, chacun à sa manière. Peur de l'abandon, de la place prise par un autre plus jeune que nous. Le soleil s'est posé tant de fois sur ton épaule, ainsi la vie va, la nôtre après la tienne. Bien souvent dans les arbres nous emportions des semblants de rêve, des bouts de révolte, des mots pour faire de nous un jour de beaux parleurs. Le soleil a parsemé les heures, il ne faut plus s'étonner de voir le temps faire son œuvre. Ton visage d'abord, finalement marqué mais si peu, au regard des épreuves, puis les mêmes phrases qui se succèdent, parce que la mémoire fait place au vide. Tu redis cinq ou six fois la même chose, des faits récents ou revenus de l'enfer. Un monde que tu nommes malgré tout avec bienveillance, alors qu'il fut longtemps celui des lessives à l'eau froide, des nuits de veille au chevet de ton chapelet d'enfants, de ta remuante ribambelle.

Aujourd'hui, il est impossible de suspendre le temps, mais je vais tenter de le ralentir, prenant la route à vitesse lente, pour mieux te retrouver, traverser tout un pays, pour rejoindre le tien, là où tes rides sont devenues une certitude, comme un viatique pour la contrée des craintes, que tu atténues sans doute par des prières quotidiennes. Je ne connais

pas ce Dieu, ni un autre, même si au début de mon périple, des calvaires sont plantés à la croisée des chemins. On me dit que c'est folie d'aller à l'autre bout de la France, d'effectuer mille kilomètres à allure presque immobile, à l'heure où tout va vite. J'ai choisi la Motobécane bleue que pilotait mon père pour se rendre à son travail. Avec cette mobylette à qui j'ai donné un coup de jeune, c'est une odeur d'essence et de fumée qui ressemble à ce que j'ai connu là-bas, elle porte le bleu de notre territoire, de nos uniformes d'ouvriers. À allure douce, je vais y revenir, rentrer chez nous en quelque sorte. L'idée me trottait dans la tête depuis longtemps. J'ai mis sur le porte-bagages, une valise comme celle que tu tenais en main à ta descente de bateau, à Marseille dans les années cinquante, un enfant au bout de l'autre main. Mais je ne vais pas la bouche vide, emportant quelques refrains dans la tête. Enfants, perchés dans les arbres, nous avons appris des mots rares dans la langue des poètes d'ici. Depuis, ils forment des guirlandes. La poésie va lentement aussi, les phrases précieuses se construisent sans s'occuper du temps.

Je ne t'ai pas vue depuis plusieurs semaines, bien avant l'été qui vient de filer, par négligence et fatigue aussi. Dans la maison bretonne de Brignogan, où j'habite à présent, j'ai remis un peu d'ordre, rangé le peu d'affaires qu'il me reste, rendu visite une dernière fois au café du Phare, à ses marins sans bateaux et sans quais, avec émotion j'ai pris le chemin qui va vers la dune et les immenses rochers noirs, histoire d'emporter un peu de souffle pour la route, un peu de désordre et du vent dans le dos. Tout ira bien, c'est ce que je me dis, même si cette idée de voyage en mobylette m'effraye un peu. Tu es fou, disent d'ailleurs les attardés au comptoir. Pourquoi tu ne prends pas le train comme tout le monde ?

interrogent les autres. Et je réponds que c'est pour avoir le temps d'offrir un peu de pain aux oiseaux. Chez nous on ne le jetait pas, tu modelais avec des œufs, des raisins de Corinthe le moindre morceau sec ou rassis pour nous le rendre chaud et appétissant sur la table, dans cet intérieur de fortune où nous vivions entassés. Drôle de mot la fortune. Ta vie c'était les quatre coins de la maison, à ranger, balayer, éplucher, et au-dehors, le temps de tes bras levés pour du linge à étendre sur le fil tendu au fond du jardin. Parfois, aux beaux jours, tu posais là nos habits pour venir voir ce que nous faisons aux heures d'école buissonnière, allongés dans un champ, le nez en l'air, à l'abri d'une haie.

En Bretagne, avant d'embarquer, les marins regardent vers le ciel, manière de réclamer une action de grâce, une accalmie. Je scrute machinalement l'horizon, accrochant au passage le phare de l'île Vierge. Derrière la selle de mon engin fumant, j'attelle un sac à dos, des vêtements de pluie. Aux premiers hectomètres longeant le village de Meneham, je chante pour me donner du cœur à l'ouvrage. C'est étrange, mais aucune des chansons que j'aime fredonner ne me lie à toi. Tes berceuses se sont éteintes, ne reste que ta voix peut-être, quand tu lançais à la cantonade, des imprécations dans une autre langue, ou plus certainement, tes éternels chants lancinants. À présent quand ils reviennent, c'est plutôt chargés d'enfance, parfums d'épices, de cheveux frottés au shampoing à la camomille. Cette fleur servait souvent à lutter contre nos accès de fièvre, nos maux de tête et de dents, elle savait adoucir des paupières lourdes. Il nous arrivait d'en cueillir dans les champs, les fossés à la fin de l'été, comme les pissenlits au printemps, les escargots et les prunes avant les premières pluies. C'est aussi aux portes de l'automne

que j'entreprends ce voyage vers toi. Seras-tu encore là pour m'ouvrir la porte, du haut de tes quatre-vingt-quatre ans ? Te perdre, c'est le risque que je prends à vouloir suivre la marche lente des collines. Tout est en ordre, j'ai fermé les volets, les portes de la maison perchée avec vue sur la baie. Ce matin à marée basse, elle s'est dépeuplée de ses colonies d'oiseaux du bord de mer. Je tourne le dos à tout cela, à l'église de Goulven qui se profile au premier plan. Après avoir vécu au Sud, j'ai voulu voir à quoi ressemblait vraiment ce pays qui m'a toujours fait rêver. Quitter les accents chantants teintés de racisme, pour aller d'un autre pas à la rencontre des gens. Ceux que je croise se sont habitués à moi, je me suis fait aux jours de ciel bas aussi. Il existe des légendes dans ces contrées, mais celle qui prédit du beau temps trois fois par jour n'en est pas une. Aujourd'hui, par Lesneven et Ploudaniel, je dessine le début de la ligne qui me conduira de la Bretagne à Grenoble. À Landerneau, j'aurai une pensée pour toi, pour les galettes de blé noir que l'on fabrique dans le coin, si semblables aux tiennes. Ce mélange de farine et de semoule que tu nous servais avec un peu de miel liquide qui collait aux doigts. Entre nos dents, sous la douce chaleur du sucre, un bout de ton cœur, sans cesse resservi. L'amour est une morsure qui s'offre ou se refuse. Tu en sais quelque chose toi pour qui il était toujours à la traîne, venant de ton homme ou de ces enfants qui te gâchaient souvent tes nuits. Les longues d'hiver, qui sont toujours celles de la campagne, comme si cette saison était interminable. Les nuits d'été, c'était déjà la ville, les marches sous les réverbères, les avenues, les boulevards, les mains dans les poches et le pied sûr. Toi, tu guettais les bruits dans l'escalier, jusqu'à ce que nos pas cognent enfin sur le carrelage de l'entrée. Malgré la

fatigue, tu nous as souvent attendus. Souvent inutilement. Tu nous maudissais lorsque nous revenions les yeux cernés, au mieux par la fatigue, au pire parce qu'un policier avait fait du zèle sur nos peaux basanées. Ils se sont crus longtemps en guerre, à cause de celle d'Algérie qui ne portait pas encore de nom, et avaient gardé de mauvaises habitudes, des réflexes, un esprit de vengeance teinté d'impunité. Une fois ta colère passée tu nous enlaçais, nous faisais chauffer un bol de café, une casserole de lait. Comme au temps de la petite maison de Monteynard, lorsque à l'aube, tu tisonnais les cendres, pour redonner vie à des murs pétris par le froid. Tu savais mettre la bûchette qui redonnerait la première flamme de la journée. De ton souffle, tu aidais le feu à reprendre, tu apportais la chaleur dans la pièce, où nous allions descendre les uns après les autres pour déjeuner, se laver à l'eau froide avant de prendre le chemin de l'école.

Tu parles peu de cela, comme si ta mémoire s'était gelée en ce temps de l'hiver.

Pour atténuer cette rigueur, j'allais chercher du bois pour toi, pour nous. De la route forestière, je pouvais contempler les toits du hameau, au loin, ceux du village, de l'église où je me glissais parfois le dimanche au moment de la messe, pour voir à quoi ressemblait le rite des chrétiens à l'œuvre dans leur *decorum*. Avec les quelques mots de latin que j'avais péniblement appris au collège, je pensais percer ce mystère, comprendre de quoi parlait ce dieu que je voyais accroché à des croix de fer, en quelques carrefours du village. J'allais aussi au temple, puisqu'il y en avait un, en ce pays de huguenots. C'était moins solennel, comme s'il s'agissait d'une assemblée d'amis. Dans leurs sermons, ils utilisaient souvent le mot désert, et cela me rapprochait d'eux jusqu'à en faire

des voisins originaires comme nous d'un pays de dunes. Toi, tu traversais le tien, en exil depuis dix ans, ayant fui une terre sèche et cassante pour t'offrir une terre riche qui savait nourrir ses enfants. La mort t'en avait déjà pris deux, à l'âge de l'insouciance. Insouciance et heureuse, l'as-tu été seulement un jour, toi qui as connu tous les chaos, buté sur tant d'ornières ? Pour oublier peut-être, tu t'es acharnée à faire de tes enfants, les plus beaux de la terre.

*Quand je suis arrivée en France, dans le petit hameau, une voisine venait presque tous les jours, pour te voir, et t'embrasser dans le cou. Elle me disait, Yamina, que votre enfant sent bon ! Lorsque tes frères sont nés, elle a fait la même chose. Tu vois, dès le début, j'ai voulu montrer à ces gens qui ne me connaissaient pas que vous n'étiez pas des moins que rien.*

Chantant à tue-tête sur mon engin d'un autre temps, j'ai laissé Landerneau, traversé Saint-Urbain, Irvillac, pour m'arrêter un moment, le temps d'une pause à Pont-de-Buis dans la vallée de l'Aulne. Une brise de mer s'engouffre du goulet de Brest, m'apporte des effluves, les derniers vents marins, cette odeur que j'aime porter sur moi. Comme là-bas, en ce lieu que je nomme toujours « chez nous », où doivent se poser à présent les couleurs de l'automne sur le chemin qui montait vers la Combe des Bérards, terre gavée de champignons, de châtaignes. Nous venions grappiller en cette saison tout ce qui poussait là, derrière la tour de Saint-Georges, nous trouvions des raisins gorgés de soleil, des noix fraîches que nous cassions entre deux pierres, des groseilles ou des mûres pour ces confitures que tu savais mitonner. Chez nous, ces chemins, ces champs, ces noisetiers, dont chaque buisson me parle lorsque je les retrouve.

Je quitte le pays des hirondelles parce que tu m'as annoncé le compte à rebours. L'immeuble où tu as passé plus de quarante ans de ta vie va être rasé, grignoté, haché, par une machine qui mange le béton, le digère, le transforme en poussière. Il faut que j'arrive avant. La barre voisine a déjà subi ce sort l'année dernière. Pendant que le vacarme grondait, tu me disais que les camions de gravats emportaient au diable les cafards et les rats, mais tu t'inquiétais pour les pigeons perchés sur les fenêtres. Qui allait les nourrir ? Tu parles d'eux, comme s'il s'agissait de tes enfants, prête à leur donner ce souffle et cette énergie qui t'ont portée à travers les tempêtes, toute ta vie tendue vers l'unique but journalier, ta principale préoccupation : les nourrir. Les nourrir, quitte à passer des heures pour pétrir un pain banal que nous trouvions pourtant délectable, faire bouillir du lait encore et toujours. Tu nous disais : Courez chez Maria, et rapportez-moi un litre ou deux. Nous allions chez cette femme douce remplir un nouveau bidon, apprendre la vie comme elle naissait au cul des vaches, traîner un peu en chemin, nous arrêtant devant la maison d'un homme qui sentait éternellement une forte odeur de résine de sapin. Il nous racontait des histoires à l'emporte-pièce, nous parlait de son père, un général anglais, qu'il avait inventé pour nous épater ou remplir un grand vide. Nous l'écoutions, fascinés par sa façon de dire, avant de filer ventre à terre vers la cuisine où tu nous attendais.